

### III

#### *Le mariage d'Antonia*

A six semaines de là, Antonia était conduite à la Madeleine par M. le baron Godefroy d'Yves.

Les mariés ne marchaient pas du même pas.

Le baron prenait des airs victorieux. Comme toujours, Antonia était douce et triste, mais avec une expression de fierté qui indiquait que si elle se donnait, elle ne se soumettait pas.

Violette, la marquise de La Chanterie et madame Monjoyeux l'accompagnaient comme une jeune sœur.

Violette était revenue tout exprès quoiqu'elle

eût juré de ne pas reparaitre à Paris. Elle se cachait pour ainsi dire dans la prière, masquée tout à la fois par son voile et par son livre d'heures.

Elle avait le pressentiment que ce mariage serait fatal à Antonia. De loin, elle avait cru à un galant homme, de près elle reconnaissait un de ces êtres ténébreux sans foi ni loi, qui prennent une femme pour sa dot et qui ne font pas honneur à leur signature — des félons en amour qui sont la honte du mariage. En vain il faisait la roue devant Antonia et ses amies : on voyait tout de suite dans le marié, l'homme d'affaires qui comptait déjà la dot.

Avant la messe le médecin qui avait soigné Antonia, s'approcha de Violette.

— Ah ! madame, lui dit-il, pourquoi ne l'avez-vous pas empêchée de faire ce mariage-là ? La pauvre enfant n'est pas encore en vraie santé. Ce n'est pas le baron d'Yves qui la sauvera, il a toujours vécu avec des filles de joie, il les rouait de coups, j'ai bien peur qu'il ne brise cette pauvre âme encore malade.

— Docteur, pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ?

— Parce que j'ai été averti trop tard. Je voulais vous écrire, j'ai remis cela au lendemain. Vous savez qu'à Paris on n'a jamais le temps de faire le bien.

Antonia fut saluée au passage par mille sourires admiratifs. Tout le monde la trouvait heureuse. Mais ceux là qui vont aux messes de mariage, à Paris, sont presque tous des sceptiques qui ne croient ni au bonheur ni au mariage.

L'abbé Deguerry parla aux épousés avec onction. Pas un mot des devoirs du mariage; il était en trop bonne compagnie.

Pendant la bénédiction, les blanches colombes ne descendirent pas du ciel, quoique Antonia priât avec ferveur. Naturellement M. d'Yves ne priait pas du tout. Le coup de sonnette de l'enfant de chœur lui rappelait le coup de sonnette de ses créanciers.

— Enfin ! pensait-il, je vais donc payer tous ces mécréants qui ne croient pas à ma fortune.

Le baron avait une fortune en terres. Une vraie fortune de pauvre aujourd'hui. Dès qu'il mettait le pied à Paris, c'était pour faire des

dettes. Il avait beau couper ses bois avant l'âge, il n'avait pas d'argent pour prendre une vraie place au banquet moderne. Grâce à la fortune d'Antonia, il ne serait plus « un infortuné convive. »

Parmi les amis du mari et de la mariée, on remarquait beaucoup madame Marquette, avec un chapeau provoquant, une robe tapageuse et des œillades incendiaires.

— Chère Antonia ! disait-elle comme elle eût dit « cher baron ! » elle sera bien heureuse avec M. d'Yves. Elle sera bien heureuse, j'en réponds.

Une malicieuse lui dit avec ingénuité :

— Oui, vous pouvez en répondre, car vous le connaissez bien M. d'Yves.

Madame Marquette sentit le coup, mais elle riposta :

— Vous le connaissez comme moi. Je l'ai rencontré quand j'étais exilée dans les départements. C'est un homme bien né, qui a du bien au soleil, beaucoup de cœur et beaucoup d'esprit.

— Beaucoup d'esprit ? pas au soleil ! On le dit avare ?

— Il est comme tous les fastueux, il ne sort son esprit que les grands jours. Après cela on le dit avare, c'est parce qu'il paye ses dettes.

— Pauvre Antonia !

— Pourquoi pauvre Antonia ? pourquoi ce cri de sentiment ?

— Parce que Antonia est un ange. Voulez-vous savoir ma pensée ?

— Dites.

— Eh bien ! madame, j'aimerais mieux voir Antonia aux Carmélites se marier à Dieu, les cheveux coupés, sous le voile funéraire comme mesdemoiselles de R<sup>\*\*\*</sup>, mademoiselle de M<sup>\*\*\*</sup>, mademoiselle de L<sup>\*\*\*</sup>, que de la voir emprisonnée avec ce baron, qui ne comprendra jamais rien à cette âme divine.

Madame Marquette regarda sa voisine du haut de sa moquerie et retint sur ses lèvres un quolibet du monde interlope. Elle se reprit et murmura :

— Je vois bien, madame, que vous êtes toujours dans l'âge des illusions. Vous croyez encore à la lune de miel parce que vous êtes d'un autre temps. Mais aujourd'hui il faut

bien en prendre son parti, il n'y a plus que des lunes rousses, même pour les privilégiés comme ceux qui sont à l'autel. Voyez-vous, madame, le bonheur n'est plus comme autrefois un voyage dans le bleu, une solitude à deux, une nacelle qui fuit sur le lac. C'est un bon coupé pour aller au Bois quand il n'y a plus de feuilles. C'est une belle robe très décolletée pour aller dans le monde sans son mari. C'est un feu d'artifice de diamants pour le bouquet. La vie n'est plus qu'un carnaval ; cela n'empêche pas de donner une heure à ses enfants, une heure aux pauvres et une heure à Dieu. On n'en est pas moins vertueuse pour cela. Celles qui vous prêcheront le contraire, sont des bégueules, madame.

— Madame, je vous remercie de me donner une leçon de savoir-vivre.

Et là-dessus les deux amies se tournèrent le dos avec ensemble.

Elles se retrouvèrent dans la sacristie. Elles embrassèrent la mariée, l'une en éclatant de rire, l'autre en cachant ses larmes.

— N'est-ce pas que tu es bien heureuse ? dit madame Marquette à Antonia dans son ad-

mirable étourderie quarantenaire. Que fais-tu ce soir ? Si tu t'ennuies, appelle-moi.

Sur ces belles paroles, le baron serra expressivement la main de sa maîtresse. Elle s'en alla contente, murmurant dans ses lèvres :

— Je suis bien sûre que si M. d'Yves avait le choix, c'est avec moi qu'il passerait sa nuit des noces.

Elle était si pervertie, cette femme qui trahissait son mari, qui trahissait ses enfants, qui trahissait Antonia, qu'elle dit cela sans rougir.

Elle rencontra le duc de Santa-Fez, qui la conduisit à sa voiture.

— Comment trouvez-vous la mariée ? lui demanda-t-elle.

— Charmante, divine, adorable.

— Oui, mais ce ne sont pas là des femmes, mon cher.

— Vous avez raison : les raisins sont trop verts. Cette Antonia est un fraisier en fleurs, j'aime mieux les fraises mûres qui me tombent dans la main.

Disant ces mots, le duc prit madame Marquette par la ceinture au lieu de la prendre par la main pour la jeter dans son coupé.

## IV

*Comment finissent les prodiges*

Le baron d'Yves ne fut pas marié huit jours, qu'il donna des leçons d'économie à sa jeune femme. Il fut éloquent pour lui prouver que l'argent est la source de tous les plaisirs. Il avait toujours un crayon sur lui et à propos de tout il posait des chiffres. Il demanda à voir le livre de la blanchisseuse et le livre de la cuisinière, disant que toute maison doit avoir son ministre des finances et sa cour des comptes. Il prépara je ne sais combien de budgets ordinaires et extraordinaires, ne laissant rien ni à la fantaisie ni à l'imprévu. Ce fut à ce point qu'un jour Antonia lui dit :